



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

CAPTIVITÉS

SOLDATS DE HITLER AUX U.S.A.

Les Prisonniers, de D. Costelle (Flammarion)

Trois-cent-quatre-vingt-mille soldats de Hitler aux U.S.A., c'est le sous-titre du livre de Daniel COSTELLE « Les Prisonniers », paru... en 1975. Je ne le connaissais pas, je n'en avais jamais entendu parler. Grâce à mon ami DURAND, de Pont-à-Mousson, je viens de le lire, dix ans après. Je voudrais vous parler de ce livre, à vous anciens P.G. français, mais je ne sais comment faire tant sa lecture a soulevé en moi de sentiments contradictoires et passionnés !

C'est un livre qui secoue. A seulement tourner ses pages, dans le désordre et sans suite, l'émotion, la surprise, la colère montent en vous et vous submergent tout entier. On se frotte les yeux, croyant avoir mal lu. Mais l'évidence est là, qu'il faut oser regarder.

Avant de plonger dans ce maelstrom, deux remarques : bien sûr, tout lecteur étranger à la captivité n'aura aucun mal à lire un tel ouvrage, mais vous, moi, les P.G. allemands en URSS, les P.G. russes en Allemagne, les P.G. américains au même endroit ? Au temps de l'« Allemagne année zéro », et ensuite, quelle commune leçon les prisonniers de l'Afrika Korps, aux U.S.A., et ceux de Stalingrad, en URSS, pouvaient-ils tirer d'une expérience aussi contrastée — le mot est faible — et comment, si ils l'ont fait, aura-t-elle aidé à l'établissement de la démocratie dans leur pays ?

Le 8 novembre 1942, c'est le débarquement américain en Afrique du Nord. Quelques mois après, 130.000 hommes de l'armée de Rommel sont faits prisonniers. Les « renards du désert », durs entre les durs, sont expédiés vers la Louisiane, le Texas, la Géorgie, le Nouveau-Mexique. En Allemagne à cette époque, il ne m'a pas été donné de penser, fût-ce un seul instant, à ces soldats d'Hitler au pays de Faulkner et de Cadwell, parmi les petits nègres dans les champs de coton ! De le savoir m'aurait sûrement réconforté...

Dès le premier instant de leur vie de prisonnier, l'esprit de corps — c'est le mot — a régné en maître sur ces vaincus. Avant même l'embarquement à Oran, une « organisation » intérieure prenait le commandement, se chargeait de la disparition des tièdes, des suspects, des traîtres, s'il s'en trouvait. S'il ne s'en trouvait pas naturellement, on en fabriquait par la provocation... Toute forme de critique ou de défaitisme était impitoyablement réprimée.

Certes, le transport maritime en pleine guerre d'un si grand nombre de soldats ennemis à travers l'Atlantique, n'a pas échappé à la loi du genre, s'agissant du confort, de la nourriture, du sommeil, de la promiscuité et autres inconvénients. Mais à leur arrivée au port, ce n'était pas notre cher wagon « chevaux 8, hommes 40 » qui les attendait, mais des trains confortables et spacieux : les photos reproduites sont édifiantes, stupéfiantes, incroyables. Et ces « messieurs » d'oser pourtant se plaindre qu'aux arrêts de gare les populations puissent les regarder « comme des animaux dans un zoo » ! Ils avaient vraiment la mémoire courte ces « anciens » de Pologne (1939) et de France (1940).

Dans les camps installés la gestapo était souverain. Des « commandos » de tueurs, le soir venu, opéraient sans complexe. Ces hommes avaient vraiment emporté leur idéologie à la semelle de leurs souliers, la croix gammée flottait au vent roosveltien, le salut nazi était obligatoire et les exigences de ces « P.W. » étaient sans bornes. N'avaient-ils pas fait admettre par leurs vainqueurs que la

puissance détentrice n'avait pas à se préoccuper de l'organisation intérieure ? Et demandé, pour l'obtenir, que la convention de Genève soit appliquée de la manière la plus rigoureuse, « notamment l'article 17, qui précise que les activités culturelles et intellectuelles des prisonniers de guerre, si elles doivent être encouragées par les autorités, ne peuvent être organisées que par les prisonniers eux-mêmes... Ceux-ci feront donc la loi ; la culture et l'information nazies seront seules diffusées dans les camps ».

Ainsi, la même disposition de la Convention internationale qui, en Allemagne, nous protégeait, nous, de la contamination idéologique nazie, permettait à celle-ci de s'épanouir sans obstacle à l'intérieur des camps allemands aux U.S.A., puisqu'elle était celle du gouvernement légal du III^e Reich ! La distinction entre le bien et le mal s'efface, tout se vaut... On reste confondu devant l'incompréhension politique et le laxisme des autorités américaines à ce propos. La lecture attentive de leurs archives nous renseignerait plus encore que ce livre pourtant révélateur.

« Pendant des mois, nos officiels ont arrêté tous les livres pro-démocratiques et tous les magazines qui pouvaient heurter leur sensibilité. Mais nous leur avons permis de lire « Mein Kampf ». En fait nous le leur avons même distribué gratuitement... », écrit Julia Schawell, dans le Philadelphia Daily News, le 16-8-1944.

Après le 6 juin 1944, le nombre de prisonniers monta rapidement à 200.000. Les nouveaux venus ou « Normandistes », premiers Vert-de-gris, furent très mal accueillis par leurs compatriotes de l'Afrika Korps, en tenue blanche du désert, qui les considèrent comme des « déserteurs ». La tension monta de même. Les SS fanatiques, les « rabid nazis » — nazis enragés — veillaient... A l'automne, l'effectif atteignit 300.000 hommes, répartis entre 55 camps principaux et 511 camps annexes.

Les extraits reproduits de la presse américaine permettent de juger des difficultés que la présence de ces soldats nazis posait au pays : « Ici, il faut bien l'admettre, il y a une noix très dure qu'il est difficile de faire craquer », écrit James Powers, dans « Atlantic Montly » de novembre 1944. Et le même ajoute : « Alors, voici les surhommes d'Hitler, dans leur monde qu'ils ont réussi à recréer ici. Et ils attendent le jour de la victoire, victoire que la doctrine leur a appris à considérer comme inévitable. En attendant, ils n'ont que mépris pour notre mollesse ». En effet :

« Moi, ce qui m'a le plus frappé en arrivant au camp de Roswell (Nouveau-Mexique), ça a été les ice-creams, les gâteaux, la cuisine, l'organisation », dira l'un de ces P.W.

« Cela m'a rendue furieuse d'apprendre que ces prisonniers allemands s'étaient mis en grève parce qu'on leur demandait de travailler neuf heures par jour.

Les nazis font travailler leurs prisonniers dix-huit heures par jour avec un bol de soupe et deux pommes de terre. Et maintenant voilà les nazis du Wyoming qui se mettent en grève parce qu'ils n'aiment pas les balles de tennis qu'on leur a fournies », écrit une femme américaine.

« Alors que de l'autre côté de l'océan nos soldats se battent pour briser l'étau dans lequel ces hommes et leurs camarades maintiennent prisonnier

un continent entier de trois cent millions de gens. Un étau maintenu par des atrocités qui dépassent tout ce qu'un esprit civilisé peut imaginer ». Judicieuses paroles, mais rétablir l'équilibre mondial rompu par l'expansionnisme de Hitler primait tout autre considération. Le danger pour la démocratie venait après.

« Qui est l'ennemi ? Une armée ? Une idée ? Ou les deux en même temps », interroge le journaliste.

A la fin de la guerre, la « Prévôté générale » estimera à 167 le chiffre des exécutions clandestines dans les camps dominés par les nazis. Plus un nombre incroyable de mutilés et d'estropiés. Quatorze assassins furent pendus sur place... Les tentatives de séparation entre nazis et anti-nazis furent infructueuses : se déclarer ouvertement anti-nazi dans un tel climat de terreur, c'était très souvent prononcer sa propre condamnation. Certains pourtant le firent et luttèrent, qui méritent notre respect. Mais l'attitude générale de cette population captive s'est révélée être la réplique exacte de celle de l'Allemagne pendant toute la durée du nazisme : 10 % de nazis, 80 % avec les nazis (par peur ou intérêt), 10 % d'anti-nazis.

La vérité oblige à dire, et le livre de Costelle le fait bien voir, c'est surtout le sentiment national, le sentiment d'appartenance à l'Allemagne et, corrélativement, l'espoir que leur pays gagnerait la guerre — ou, au pire, que la paix leur serait avantageuse — qui animait la plupart de ces soldats.

Mais les premiers mois de 1945 s'annonçaient mal. L'avance des Alliés, de l'Est et de l'Ouest, la destruction des villes allemandes, la mort de Hitler, la capitulation du 8 mai, tous ces événements extraordinaires qui, à nous P.G. français, nous causaient tant de joie, tombèrent sur eux comme la foudre :

« Ils étaient assis sur les marches d'une baraque. Du camp américain, de l'autre côté des barbelés, venait un tumulte de victoire. Ils regardaient monter les fusées dans le ciel du soir ».

Le destin s'était prononcé, ils avaient perdu.

Pour ces 370.000 P.W. in America, la fin de la guerre ne fut pas la fin de la captivité. Ils ne rentrèrent qu'au printemps 1946. Débarqués au Havre, on les amena au grand camp de Bolbec :

« Moi, je n'ai pas eu de chance. On m'a envoyé près de Soissons, dans le Nord de la France. Il faisait très humide, très froid, on couchait à terre dans des trous creusés dans l'argile et recouverts d'une bache. La nourriture était très mauvaise, les conditions sanitaires épouvantables. Officiers et hommes de troupe mélangés, c'était vraiment abominable » (Sous-lieutenant Horst L.).

Du livre de Costelle, composé en grande partie de citations et d'une multitude de témoignages nominatifs, brefs, précis, cadrés — l'ensemble évoque le script d'un film — je détache l'intéressante statistique qui concerne la France (p. 241) :

« En 1945-46, la France détenait 1.065.000 prisonniers de guerre allemands. 740.000 avaient été « fournis » par les Américains. 237.000 avaient été faits prisonniers par les armées françaises. Le reste venait d'Afrique du Nord ou avait été cédé par les Britanniques. 81.700 prisonniers réussirent à s'évader ; 24.178 moururent pendant leur captivité en France. Beaucoup restèrent prisonniers jusqu'en 1949. De novembre 1942 à fin 1949, pour les plus malchanceux, cela fait sept ans de captivité. De la relativité des choses... »

Amis du Lien, si vous pouvez vous procurer ce livre, dont je ne vous aurai donné finalement qu'une analyse incomplète, n'hésitez pas, il vous surprendra au-delà de l'imaginable.

(D. Costelle : « Les Prisonniers ». Editions Flammarion, 1975).

J. TERRAUBELLA.
(avril 1985).

SOLDATS DE HITLER EN U.R.S.S.

Le Médecin de Stalingrad, par Heinz G. Konsalik (Presses Pocket 1983)
(Der Arzt Von Stalingrad)

A NOS AMIS TOUBIBS.

● FEVRIER 1943

Devant la résistance héroïque et volontaire d'un peuple agressé, les combats non moins acharnés des soldats de la VI^e armée allemande pour s'emparer de Stalingrad ont échoué.

De longues colonnes de prisonniers du Reich

cheminent dans le froid et la neige, à pied, des semaines entières vers le grand Nord, les camps, la souffrance et la mort innombrable — à l'image multipliée d'autres cohortes de captifs sur d'autres routes de l'Europe en guerre.

Mais dans Stalingrad détruite des plennis (prisonniers) sont restés pour reconstruire ce qui

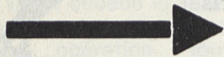
avait été détruit avec tant d'ardeur. La Volga, majestueux ruban d'argent, serpente le long de l'immense steppe, des camps s'échelonnent sur les rives bordées d'impénétrables forêts où gisent des loups affamés qui viennent, l'hiver, rôder près des barbelés et que les sentinelles tirent du haut des miradors.

« ...Le camp 5110/47 se trouve en dehors de Stalingrad, au nord-ouest de la Volga, dans une dépression boisée. Il ressemble à tous les autres camps : une haute clôture en barbelés ; des caba-

Suite page 2

1987 est là, ne soyez pas le dernier, pensez à votre cotisation

Retenez bien
cette date



Dimanche
22
Mars
1987

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Nous demandons instamment aux camarades de la région parisienne de poser leur candidature au Comité Directeur. Nous les adresser pour le 1^{er} mars 1987 au plus tard.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P. V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 9 mars 1986.
- Rapport financier.
- Rapport moral.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

BANQUET

MENU

- Pâté de lapin du chef aux pommes normandes
- Pithivier de brochet au beurre blanc
- Demi caneton poêlé aux raisins
- Dariole de primeurs
- Plateau de fromages
- Vacherin à la framboise

VINS

- Gros plant
- Côtes du Ventoux
- Bourgogne rouge
- Café
- Champagne offert par l'Amicale

★ ★

PRIX NET : 190 F. apéritif compris

★ ★

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

BAL

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

SOLDATS DE HITLER EN U.R.S.S. Suite

nes et des baraquements, en blocs quadrillés ; le long de la barrière, des miradors portant mitrailleuses et projecteurs ; et des sentinelles en uniforme couleur de terre ».

Quelques milliers d'hommes y sont occupés aux coupes de bois en forêt, dans le froid, la faim et les coups. Destin habituel des P.G. en Europe...

Le livre ne nous éclaire pas beaucoup sur la vie quotidienne de ces hommes-esclaves. Mais il nous est loisible de la deviner à travers les échos qui nous viennent de l'infirmerie et de la Kommandantur, les lieux de l'action, où s'affrontent des pouvoirs divergents, où se nouent les relations d'hommes et de... femmes jetés par le sort dans une même aventure : des officiers du commandement et des médecins, russes et allemands, des deux sexes, aux prises avec la vie et la mort des plennis, les conflits d'autorité et d'éthique médicale. Sans oublier les rivalités et les haines, visibles ou cachées, les « admirations » réciproques, les idylles les plus passionnées et les plus folles, les plus dangereuses aussi pour chacun et pour tous — tant le cœur humain bat à l'identique sous les tuniques militaires et sous les blouses blanches. Le bien et le mal au cœur des choses d'une vie « à part ».

De ce microcosme deux figures se détachent : le médecin-chef allemand Von Sellnov et la doctresse russe (capitaine), la Kasalinskaja, celle « qui parcourt le camp en tempêtant et qui déclare apte au travail quiconque peut ramper ».

Mais le héros du livre c'est le chirurgien allemand, Dr Bohler, dont la renommée était connue de toute la chaîne des camps, d'Odessa à Astrakan. Pour lui rien ne comptait que ses malades, fussent-ils... russes, rien ni personne pour l'arrêter quand il s'agit de soulager la souffrance et de tenter l'impossible.

Dépourvu de tout matériel d'intervention chirurgicale, il pratiqua, et réussit, un jour, une trépanation à la lueur d'une lampe à pétrole avec... un vilebrequin, un marteau de serrurier et un couteau de poche ! Sous les yeux ébahis d'une « sommité » médicale venue de la ville, intéressée d'avance par l'appropriation personnelle d'une réussite (?) de ce pauvre plenni qui, à son savoir, ajoute une foi profonde : « Dieu existe... il existera toujours... Il est le père des solitaires et des affligés ».

Certes, les médecins-plennis étaient mieux traités que la masse des prisonniers, mais longtemps, de 1943 à 1947 environ, on agissait sur eux psychologiquement « en leur liant les mains par toutes sortes de chicanes et de vexations ». Qu'un de ces praticiens osât demander un peu d'opium et la réponse tombait drue comme un éclat : « Pour vous, Allemands, le meilleur narcotique est un bon coup de matraque ! » — « Canaille ! » rétorque l'autre, et c'était quinze jours de cachot, à demi-ration, pour le toubib insolent.

L'ouvrage de H.G. Konsalik « ne prétend pas constituer une biographie de cet homme (Dr Bohler) ; mais ce n'est pas une œuvre d'imagination ; c'est un récit qui repose sur des faits concrets, rapportés par les survivants » — un homme qui « dans le pays du grand silence... vouait toute sa vie à ses compagnons de captivité ».

Dans cette vie recluse, perdue dans l'immense steppe, gouvernée par des rapports de force féroces et naturellement inégaux, les coups de gueule, les injures, les menaces, la faim, la solitude morale sont de chaque jour. Pourtant, dans cet univers désespéré, il arrive que des étincelles jaillissent, brèves lueurs de l'âme et du cœur, que chacun s'essaie à réprimer comme autant de faiblesses au regard de ce qu'il est censé représenter.

La confrontation des idées y reste vive, l'histoire, ombre et lumière de deux peuples différents, se projette sur l'écran neigeux du camp, personnifiés par le Major Vorotilov, chef de camp avec droit de vie et de mort, et le Dr Bohler, déterminé à soigner sans distinction tous les malades, SS compris, pour la seule raison qu'ils souffrent — même si cette souffrance est punition pour des crimes, vrais ou attribués. Ce principe auquel il n'entend pas déroger,

suscite selon les cas, ou l'heure, l'ironie ou la fureur de Vorotilov, lequel a au-dessus de lui, et il ne l'oublie pas, des supérieurs et leurs « envoyés » redoutés, les commissaires politiques du M.V.D./Antigone est confrontée à Créon...

Ce livre se lit comme un polar mais ce n'est pas un roman. C'est un livre de vie et de mort, et à nous qui avons connu quelque chose de semblable, il nous est donné d'entendre au plus profond le dit et le non-dit du récit. On regrettera seulement le cercle par trop étroit de l'action : le « Revier » et la « Kommandantur », avec quelques détours par les cuisines. On eût aimé des échappées plus nombreuses vers les blocs de baraques et vers les lieux de travail de la masse des plennis, les vastes forêts et les chantiers de reconstruction. La vie du camp n'apparaît qu'à de rares moments, tels la fronde courageuse des P.G. sur la place d'appel lors du meurtre avorté d'un mouchard, la première « soirée » de Noël concédée par les autorités en décembre 1947, l'arrivée des premiers colis et lettres après cinq longues années de silence et d'abandon programmés — l'ahurissement des gardiens découvrant dans un colis une... noix de coco ! est l'unique page gaie de ce livre triste et noir.

Au printemps de 1950, en corrélation avec la naissance de la République Fédérale et en fonction de l'évolution du statut politique de l'ancien Reich, interviennent les premières libérations. Des hommes longtemps détenus voient leur cauchemar prendre fin. Pour les plennis du 5110/47, ce départ vers l'Ouest qu'ils n'espéraient presque plus relèvera de l'irréalité la plus complète. Hâves, décharnés, estropiés, malades, épuisés, ils ont bien du mal à croire ce qu'on leur annonce et qui arrive. Habillés « de neuf » pour la circonstance, ils embarquent dans des camions pour Moscou, point de rassemblement. Adieu Volga, adieu ! adieu !

« Une brise chaude bruissait dans les forêts, faisant tomber des rameaux la dernière neige. Les sapins se dressaient dans leur verdeur, devant le bleu du ciel. Sur les miradors, les sentinelles, elles aussi, faisaient des gestes d'adieu. On eût dit la séparation de vieux amis, liés par d'extraordinaires épreuves subies en commun ».

Le huis-clos tragique et passionné du tandem revier-kommandantur avait été bouleversé. La Kasalinskaja, « cruelle et tendre, inhumaine et sensible » resta désemparée, seule sur le sable du fleuve ; le major Vorotilov continua de régner sur de nombreux plennis, certains diaboliquement transformés en droit-commun... Pour être resté fidèle à son éthique, et à sa foi, le docteur Bohler fera trois ans de « rab », occupé à tailler, recoudre et soigner le corps de ses frères éprouvés, à reconforter leur âme. Symbole de la loi écrite, Créon (Vorotilov) avait eu raison des élans du cœur d'Antigone (Bohler)...

Mais tout vient à qui sait attendre. Par une nuit d'hiver étoilée, en 1953, celui-ci franchira à son tour, à Helmstedt, la limite de la zone orientale. Il foulait, de nouveau, le sol de son pays. Des bords de la Volga il revenait l'un des derniers, après dix années d'une captivité particulièrement éprouvante, au cours de laquelle il manqua plusieurs fois de succomber. Sa valeur intellectuelle et morale l'avait sauvé. Libéré et libre, il demeurerait pensif au seuil de sa vie retrouvée :

« Aussi longtemps que la terre tournera... le soleil continuera à alterner avec la neige, au-dessus d'un espace de la steppe où il y eut un jour une longue clôture en barbelés, interrompue par les hauts miradors en bois, et enfermant de longues baraques, bloc après bloc... Le camp de Stalingrad... Le camp 5110/47. »

Comme souvent dans l'histoire, des hommes de chair et de sang avaient payé au-delà de l'humain la volonté de puissance et l'esprit de conquête de quelque « dieu » issu de leur peuple... Un rêve de fou.

« De cette orgie de mort universelle, de cette fièvre maligne qui embrase l'horizon pluvieux du soir, verrons-nous jamais surgir l'amour entre les hommes ? » (Th. Mann).

J. T.
Novembre 1986.

Le X A, ce que j'ai vu (fin)

« Quoique l'objet de ce récit porte sur le seul stalag X A, il est difficile d'en séparer les alentours immédiats, Hambourg et Kiel en particulier, port de guerre, les nœuds ferroviaires du Schleswig-Holstein et nombre de ses petites villes, telle Bad-Oldesloe, détruites en quelques minutes par d'intenses bombardements, lesquels faisaient de nombreuses victimes jusque dans nos kommandos. Nuit et jour la « Fliegalarne » retentissait, le napalm brûlant se répandait dans les rues et les bombes écrasaient tout Hambourg.

Contraints au déblaiement et risquant notre vie, nous ne cachions pas notre joie qui faisait enrager les Fritz... « Churchill nicht kaput ! » leur disions-nous.

Ce fut l'enfer ! La ville aux « balcons verts », Hambourg, ne fut plus que ruines et pierres sur pierres... »

(Je prends la liberté d'interrompre ici le récit de mon ami Bernard — il m'en excusera —, car j'ai reçu sur Hambourg et sa destruction, un long témoignage que Le Lien publiera prochainement, émanant d'un autre de nos amis).

Et je le laisse terminer ainsi :

« Je souhaite que d'autres anciens du X A prennent leur plume et envoient à Terraubella des anecdotes ou des récits touchant à leur captivité. Le Lien qu'il dirige avec talent et courage et ferveur surtout, les accueillera. L'évocation de ce passé exige beaucoup d'effort, les noms et les dates s'estompent avec les ans, mais aucun de nous n'a

oublié ces années de souffrance et d'humiliation, ces longs moments où l'inquiétude et le doute se cachaient dans le secret du cœur.

Bernard ADAM.
Evadé du X A.
Evadé du V B.

P. S. - Après conversations avec des camarades, quelques rectifications s'imposent :

— R. Verba me rappelle que l'homme de confiance Daël fut libéré plus tôt et remplacé par Rousset. Exact. J'ai pourtant connu Rousset et les trois hommes de confiance successifs.

— R. Biondi, le chef d'orchestre, m'a rappelé le surnom du terrible « Frizou » qui nous gardait en prévention : « le canard », à l'affreux visage. Popeye en plus vilain, assassin de l'un des nôtres. Le Maestro m'a rappelé aussi que les instruments de musique ne venaient pas de France mais qu'ils étaient la propriété personnelle des musiciens eux-mêmes ou le produit d'un habile marchandage...

Mille excuses, Raphaël, j'ignorais... mais je n'ai pas parlé par jalousie... bien que nous ayons attendu longtemps un ballon de France, lequel, surtout dégonflé, prend pourtant moins de place qu'un violoncelle !

Après notre condamnation et notre punition à la prison civile de Schleswig, grâciés au bout de 63 jours, nous sommes arrivés, « Petit Cler » et moi, au camp, en février 42 seulement.

Au revoir.

B. A.

LA GAZETTE DE HEIDE

La mobilisation de 1938

Le 24 septembre mille neuf cent trente huit la première mobilisation de la deuxième guerre mondiale était décrétée.

L'ordre est tombé sans que nous l'attendions vraiment, quoique Hitler et Mussolini défrayent la chronique depuis quelque temps, avec leurs revendications territoriales. Mais nous ne les prenions pas au sérieux. La croix gammée et l'emblème fasciste nous faisaient plutôt sourire ainsi que leurs uniformes rocamboliques. Paradoxalement, nous craignons plus Mussolini que Hitler qui semble être son grotesque « roquet ». Et puis, ne sommes-nous pas les plus forts ? La radio et la presse nous le répétaient inlassablement.

Hitler, se sentant à l'étroit dans ses frontières, veut récupérer le pays des Sudètes où se trouvent de nombreux allemands. Chamberlain, le « Monsieur Bons Offices » de la Grande-Bretagne l'a déjà rencontré à Bad-Godesberg, mais il semblerait que s'il n'obtenait pas satisfaction, il envahirait la Tchécoslovaquie tout entière. La France riposta par la mobilisation générale.

Je me trouve déjà sous les drapeaux et fais partie d'une équipe qui doit se rendre au Centre mobilisateur de Commercy, où les mobilisés nous rejoindront à la caserne désaffectée qui nous a été attribuée.

Je suis un jeune caporal-chef inscrit en bonne place au tableau d'avancement, qui attend sa nomination de sergent, mais qui en assume déjà la fonction en tant que français servant dans un régiment de Tirailleurs Algériens. Font partie du détachement : quelques officiers dont les noms m'échappent, les sergents-chefs Lominé, Pessot, Felker, le sergent Barbotin, quelques sous-officiers servant à titre indigène, des gradés français que je ne pourrais citer et des soldats d'encadrement.

Ce soir là, nous nous rendons en catastrophe en gare de Metz et, en attendant l'embarquement, nous campons sur le quai des voyageurs.

Les soldats sont gais. Ce sont tous des engagés, aux nombreuses années de service. Il y a de l'entrain chez ces anciens baroudeurs d'Afrique. Les Raïtas et les Tamtams psalmodient des airs arabes, que les tirailleurs chantent en chœur en battant des mains. Un grand diable, sec comme un tronc de palmier, le sac au dos, le fusil en travers des épaules, danse au milieu d'un cercle un farouche pas guerrier. La foule des civils regarde, fort intriguée par ce spectacle insolite. Elle est atterrée. Ces Lorrains, dont les pères ont connu l'annexion allemande et dont beaucoup sont nés allemands, ont peur. Des femmes pleurent. Cependant, cette démonstration de courage insouciant les reconforte. Cela dure une bonne partie de la soirée, puis le train s'avance, les hommes montent dans des wagons de marchandise et les officiers et sous-officiers en première, seconde ou troisième classe. Pour notre part, un compartiment aux banquettes de bois nous accueille. Nous y restons dans le noir absolu un long moment

sans pouvoir dormir tellement nous sommes excités. Soudain un coup de sifflet et une rude secousse nous apprennent que la locomotive est attelée. Le train s'ébranle dans la nuit.

Nous arrivons au petit jour à Commercy, capitale de la madeleine, où avant la guerre, sur le quai, retentissait, sur deux notes, l'appel des marchandes ambulantes proposant dans leur corbeille, aux voyageurs, cette délicieuse pâtisserie « Madeleine de Commercy, madeleine de la Cloche d'Or... »

Là, on nous dirigea vers la caserne du Centre mobilisateur qui nous était affecté. Comme aménagement, seulement un peu de paille. Nous attendîmes les réservistes.

Ils arrivèrent dans la matinée, par trains spéciaux venant de la région, de Paris, du centre de la France et de la région lyonnaise, échelonnés sur deux jours. En général l'ambiance était bonne. Il y eut cependant quelques récalcitrants qui nous dirent : — Pourquoi se battre contre les Allemands ? Hitler est un homme comme nous. Le caporal Torrez (un pied-noir marocain d'origine espagnole) « tomba la veste » et s'expliqua avec l'un d'eux.

Les repas étaient apportés par des cuisines roulantes venant d'un régiment de la garnison dont je ne me souviens plus le numéro. Les retardataires qui s'arrêtaient dans les cafés au lieu de rejoindre, n'avaient plus rien, ce qui provoqua des récriminations.

Parmi les gradés de réserve, nous « touchâmes » l'adjudant Pierotti qui fut par la suite plus Tirailleur que nous-mêmes et qui rejoignit directement le régiment où, à la 11^e Cie du 3/13 RTA il commanda une section.

Au bout de quelques jours, les réservistes, toujours en civil, furent en partie dirigés sur Vignot, village de banlieue, pour laisser la place à d'autres. Nous attendîmes vainement les habits militaires et les équipements que devait nous fournir le magasin du CM qui, nous le sûmes plus tard, n'étaient pas encore confectionnés.

Je fus nommé responsable d'un groupe d'une quinzaine d'hommes, de sept à huit ans plus âgés que moi, et reçus comme cantonnement la salle des fêtes de la paroisse.

On étendit de la paille fraîche sur le sol et sur la scène et chacun se fit sa couche à sa taille. Et l'attente commença...

Les gradés devaient inculquer quelques rudiments d'instruction militaire à ces gens, mais que faire avec des recrues en veston et en chaussures de ville ? Pour leur éviter de... s'amollir, nous sortions de temps en temps sur la place où nous faisions de l'école du soldat sans arme. Nous évitions les chemins boueux et les sentiers, certains de ces hommes étaient en espadrilles. Drôle de préparation à la guerre !...

Ils avaient de l'argent et le village possédait une épicerie tenue par une charmante dame et sa fille qui leur vendaient du vin. Le commerce marchait bien. Ils percevaient en plus à l'ordinaire, un quart d'une mauvaise piquette par personne et par repas, qu'on leur servait à partir de bidons de deux litres.

Un soir, pour le souper, on ne retrouva qu'un bidon plein sur les deux que nous avions touchés. Qui l'avait volé ? Je devais bientôt le savoir. Comme ils avaient des bouteilles de l'épicerie le rata fut quand même arrosé. Dans la soirée, mon attention fut attirée par un tirailleur dont le comportement me parut suspect. Il avait enfilé ses deux mains dans les fentes latérales de sa capote et plaisantait d'un air guilleret avec un sergent-chef français. M'approchant par derrière, sans faire de bruit, je soulevais brusquement le pan du manteau et vis mon deuxième bidon qu'il tenait à deux mains par les courroies. Je le lui arrachais et le retournant en fit couler quelques gouttes de vin. Or les musulmans n'avaient droit comme boisson qu'à du café. En colère je lui en assénais un coup sur son casque. Le chef me reprocha ma brutalité. Cet arabe était le planton qui lui lavait son linge et cirait ses chaussures. Ce mauvais sujet tenta en hiver de désertir alors que nous étions devant la frontière belge.

Les familles vinrent voir les leurs. Des hommes mariés reçurent leurs épouses dans des chambres chez l'habitant. Et toujours pas de tenues militaires !...

Cela se termina par les accords passés à Munich entre Chamberlain, Daladier, Mussolini et Hitler : occupation progressive par le Reich des territoires des Sudètes et préparation d'un nouveau statut pour la Tchécoslovaquie, ce qui provoqua une grande indignation à Prague et la démission du président Benès.

La population française accueillit avec un lâche enthousiasme M. Edouard Daladier à son retour au Bourget !

Ce fut la joie aussi chez nos réservistes qui crurent, comme tout le monde, le danger définitivement écarté. Il y eut une sortie à Commercy à laquelle je pris part. Une mémorable tournée des Grands Ducs, payée par le père d'un de mes hommes (ancien combattant), qui se termina tard dans la nuit. Son fils voulait même l'emmener chez « ces dames ». On dut héler un taxi pour permettre au papa de regagner son domicile, car il était en piteux état et avait manqué son car. Heureusement il n'habitait pas loin.

Le lendemain la maman explorée vint, sur le conseil de son mari, nous apporter des bouteilles d'eau de Vichy qu'après son départ on échangea contre du vin chez nos charmantes épicières ; notre voisin, un vieux bûcheron, vint nous voir avec un litre de marc et trinqua avec nous, à la Paix, par demi quart.

Quelques jours plus tard, nous retournâmes à la caserne de Commercy et rendîmes les livrets militaires aux démobilisés. Nous regagnâmes Metz.

La deuxième guerre mondiale était maintenant inévitable. Mais nous ne le savions pas encore.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

1987 PENSEZ A VOTRE COTISATION - 1987 PENSEZ A VOTRE COTISA



Pour commencer la nouvelle année quelque brèves nouvelles...

En cette fin novembre 86, un coup de fil de notre ami COULON (72 ans) qui vient d'essayer une nouvelle prothèse pour sa jambe amputée au-dessus du genou. Il conserve le moral, mais ne peut se déplacer qu'avec des béquilles. Souhaitons-lui du courage et que sa compagne soit remerciée de son dévouement pour lui.

Et puis une carte de Yolande DROUOT, expédiée de chez sa fille à Lille, où elle a passé quelques jours. Notre pauvre amie essaie de surmonter sa grande douleur et son souvenir reste fidèle à la mémoire de notre grand et fidèle ami Maurice. Nous aussi, nous nous souvenons.

Encore dans les derniers jours de novembre, un coup de fil de Geneviève MARSCHAL qui se remet lentement de la disparition prématurée de son fidèle compagnon, notre ami Robert. Nous lui souhaitons bon courage ainsi qu'à ses enfants et un grand merci de nous avoir donné des nouvelles.

Le dernier jour de novembre a été marqué par un coup de fil de notre ami FRUGIER, toujours fidèle et qui se fait « vieux » lui aussi, avec beaucoup de

douleurs, le pauvre... mais avec sa femme Fernande, il nous adressent leurs meilleurs vœux de bonne santé pour la nouvelle année. Merci ami.

Et puis, hélas, une mauvaise nouvelle. Notre camarade à tous, Pierre GAMBIER, est décédé le 24 septembre dernier à la suite d'une troisième opération : il avait 71 ans. Nous venons de perdre un excellent camarade et, en mon nom et au vôtre, à vous ses amis, j'ai transmis à Mme GAMBIER l'assurance de nos plus sincères condoléances. Nous lui souhaitons beaucoup de courage. (38, rue du Dessous des prés, 78630 Orgeval).

Enfin, pour terminer mon premier papier de cette nouvelle année, reçu les vœux de notre ami Gilbert ANCELOT, définitivement installé en Loir-et-Cher, et qui propose, au printemps prochain, de rendre visite à l'ami FRUGIER, ainsi qu'à Mmes BRESSON et SAUVAGERE, bravo ami !

Voilà les dernières nouvelles de fin d'année 86. Au mois prochain, en 87. Je reste toujours disponible pour transmettre vos messages d'amitié. Bonne continuation et bonne santé.

Maurice MARTIN.
Mle 369, Stalag 1 B puis X B.

Mots croisés n° 426 par Robert VERBA

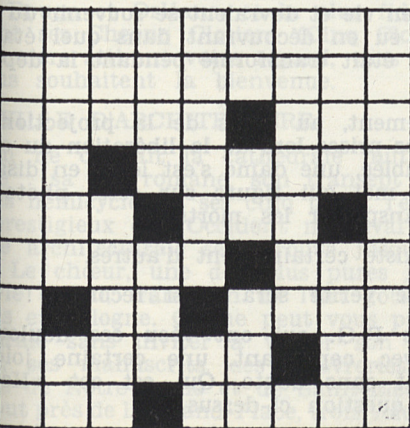
HORIZONTALEMENT :

I. - Façon de noyer le poisson en bavardant à tort et à travers.
II. - Personne excentrique qui ne ressemble à aucune autre.
III. - L'écolière l'est souvent. - Midi. - IV. - Mille-pattes dont on a enlevé les 500 dernières. - Embarrassé dans une situation inextricable. - V. - Mine de sel. - Inexistant. - VI. - La première du V quand elle est stationnaire. - Quand nous échouons, tous nos projets y plongent. - VII. - Réponse positive à un terme négatif. - Grimpe aux arbres. - VIII. - Entrelacement de fils servant de lien ou d'élément décoratif. - Marque le lieu d'où l'on vient, l'origine. - IX. - Quand on le fait tourner, on use d'un certain mode de divination. - Développe.

VERTICALEMENT :

1. - Propos habiles employés par celui qui connaît bien le sens du I horizontal. - 2. - Un Voltairien inconditionnel. - Bref roulement. - 3. - Manifeste sa gaieté. - Assommes par des propos oiseux. - 4. - A été jeune. - Plante ornementale qui symbolise la pureté. - 5. - Elle t'appartient. - Symbole chimique du sel. - 6. - A la page. - Parcours des yeux. - Plateau sur lequel ont lieu les prises de vues. - 7. - Parle du nez. - 8. - Prédestinés à la béatitude éternelle. - Puits naturel dans une région calcaire. - 9. - Tue à nouveau.

1 2 3 4 5 6 7 8 9



COMMUNIQUE

« Comme les années précédentes, je vous adresse les éléments d'un petit article pour votre « Lien », afin d'inviter nos camarades à participer à cette journée.

ASSEMBLEE REGIONALE AMICALISTE
LE MANS, LE DIMANCHE 8 MARS 1987

— A partir de 9 heures : accueil Hôtel d'Anjou, 27, Bd de la Gare.

— A 10 heures : Assemblée Générale sous la présidence de Marcel SIMONNEAU, président de l'U.N.A.C., assisté des présidents d'amicales, 14, rue du Père Mersenne (100 m. de la Gare).

— 12 h 45 : Repas de l'Amitié, à Raudin, Hôtel « Le Castelet ». Prix : 120 F (apéritif, vins fins, café, liqueurs compris).

● Inscriptions avant le 1^{er} mars à : P. JOUIN, 24, rue Mazagan, 72000 Le Mans. C.C.P. : 12 08 12 P Rennes.

Merci et bien cordialement ».

P. JOUIN,
Délégué U.N.A.C.-Sarthe.

N.B. - As-tu réglé ta cotisation à l'Amicale ? J'espère que oui ; sinon tu seras de corvée de chambre...

Un Kommando : DONAUESCHINGEN (V B)

Voici quelques souvenirs sur les débuts du Kommando 7004 à Donaueschingen. Je l'ai quitté en 1941 et je n'ai jamais pris aucune note au cours de ma captivité. Ce sont donc des souvenirs dont je me rappelle mais je donne peu de noms craignant de me tromper et je souhaiterais de tout cœur retrouver mes camarades d'alors avec leurs souvenirs dans les colonnes du « Captif de la Forêt Noire ».

A notre arrivée en Allemagne, en juillet 1940, « intellectuel », donc considéré comme un bon à rien, je me suis retrouvé avec mes camarades de régiment, DEPAGE et SCHLEICHT, affecté au Kommando 7004 avec un travail de manœuvre dans une manutention militaire : charger et décharger des wagons, remplir et vider des granges. Il y avait là CHANU (l'acteur), MATHIEU (baryton de l'Opéra), MERLOT (avocat) et bien d'autres dont je parlerai au cours du récit (CHANU et MATHIEU devaient nous quitter assez vite en s'incorporant à la troupe théâtrale du camp). Les autres « intellectuels » et travailleurs faisaient bon ménage et s'entendaient fort bien pour en faire le moins possible, et comme il fallait maintenir le moral, s'amuser un peu aux dépens de nos gardiens.

Ainsi avions-nous, un jour, monté de toutes pièces un nouveau parti, le « Pichonisme » (Pichon, « notre führer ») était un bon vivant préférant sa tranquillité à la politique). Ce parti, bien entendu, n'avait aucune règle et aucun objectif (si ce n'est de nous distraire un peu et de jager la stupidité de nos gardiens). Comme tout parti « structuré », il nous fallait un signe de ralliement et au « Heil Hitler » que nous entendions journalièrement, nous avons substitué le cri « Algue Pichon » (en souvenir de notre « bonne » confiture

d'algues du matin) accompagné, lui aussi, d'un geste rituel différent. Les Hitlériens levaient l'avant-bras et la main en avant, les « Pichonistes » levaient également l'avant-bras et la main mais la paume était tournée vers l'arrière et lancée au-dessus de l'épaule (Je pense qu'il n'est pas nécessaire de traduire en français la signification habituelle de ce geste!) Nous lancions donc ce salut accompagné du cri « Algue Pichon » chaque fois que nous nous rencontrions au travail (au repos, dans le kommando, nous n'avions plus la fibre pichoniste). Les Allemands nous voyaient nous saluer en passant mais ne semblaient pas faire un rapprochement avec le salut hitlérien et ne nous faisaient aucune remarque. Une seule fois, un Allemand, plus curieux, m'a demandé ce que signifiait ce salut et je lui ai expliqué, le plus sérieusement du monde, que si eux, ils avaient un chef « Hitler », nous nous honorions un grand chef « Pichon » et son mouvement le « Pichonisme ». Ce jeu n'a évidemment duré qu'un temps et le Pichonisme a disparu comme il était arrivé.

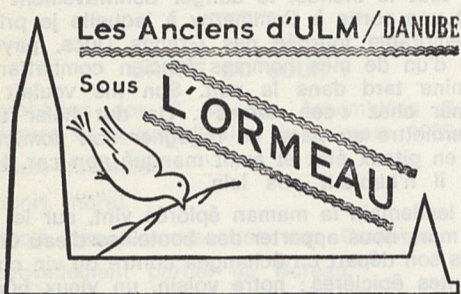
Nous avons, bien entendu, monté des spectacles auxquels participaient des camarades que nous avons retrouvé ensuite au camp ou à l'hôpital du Waldhotel : DROUET, MARTIN, Milo KASTLER, PROIX et j'en oublie sans doute comme PELLETIER, l'éternel évadé, qui finalement nous a rejoints à l'hôpital.

Notre activité avait comporté pendant quelque temps l'édition d'un journal dont le seul exemplaire circulait dans tout le kommando. Ce journal n'a malheureusement duré que peu de temps. Nous avions pourtant pour l'illustrer tout le talent de notre dessinateur BONDI.

Il faut bien aussi parler de notre caporal allemand qui se prenait pour un petit chef et qui nous empoisonnait du mieux qu'il le pouvait. Nous l'avions surnommé « King-Kong » en raison de son visage qui rappelait celui de ce héros de cinéma. Un dimanche, notre sergent (un brave homme) étant parti en permission, il s'était retrouvé maître du kommando et a voulu nous manifester sa puissance par un rassemblement, mais la technique éprouvée du glissement sur deux files n'a pas tardé à le mettre en fureur. Etant (et pour cause) parmi ses meilleurs amis, je fus sa première victime, ce qui m'a valu de traverser toute la ville de Donaueschingen avec le pistolet de King-Kong dans le dos et sous le regard inquiet des passants qui devaient me prendre pour un dangereux terroriste. Cet exemple n'ayant pas suffi, d'autres camarades m'ont rejoint dans la journée dans la prison. Le lendemain, le sergent étant de retour, nous sommes revenus au kommando et comme nous protestions contre notre envoi en prison, nous avons eu droit à ses excuses avec un commentaire peu flatteur sur King-Kong. J'ai revu King-Kong beaucoup plus tard, au Waldhotel. Il accompagnait un prisonnier en visite à l'hôpital. Tout heureux de me rencontrer (et pensant sans doute que j'étais devenu un personnage important), il s'est adressé à moi. Je l'ai conduit immédiatement près de FORSTER, au bureau des entrées, et je l'ai chaudement remercié. Connaissant bien FORSTER, je suis certain qu'il a dû l'empoisonner au maximum avec l'administration. Juste retour des choses.

A la fin du banquet du 24 mars 1985, j'ai eu le plaisir de revoir HEINRICH, homme de confiance du Kommando 7004. Nous avons bavardé longuement mais le temps pressait. Peut-être aurons-nous au cours d'un autre banquet le plaisir de nous rencontrer et d'évoquer d'autres souvenirs.

DAUBIGNY Henri.



Henri PERRON et l'Abbé DERIZOUD, Président des Anciens d'Ulm. (Sardagne par Cluze - février 1963).

ULM en 1875

Notre ami DURAND de Pont-à-Mousson est un véritable rat de bibliothèque, il n'a pas son pareil pour dénicher l'introuvable. Depuis deux ans il explore pour Le Lien cette fraction de notre histoire qui va de 1870 à nos jours, à seule fin d'y découvrir le document rare, important ou non, oublié des historiens ou passé inaperçu... pour de multiples raisons. Voici sa dernière petite trouvaille, qui intéressera en particulier nos amis d'Ulm.

Après la guerre de 1870, un Français, Victor TISSOT, est allé passer deux ou trois mois en Allemagne d'où il envoya à un de ses amis quelques « notes de voyage », plus tard rassemblées dans un livre de 383 pages, paru chez E. Dentu, libraire-éditeur à Paris, 17-19 Galerie d'Orléans au Palais-Royal (1875) : « Voyage au pays des milliards ». Déjà !

Avant qu'il ne commence son périple, il nous fait part des regrets qu'éprouvaient les Français après la terrible défaite de 1870, ponctués de « si nous avions su ! » répétés par tous.

Dès la page 3, Victor Tissot, réagit : « Eh bien ! à l'avenir, sachons ! Sachons que les Allemands fouillent nos contrées en tous sens ; qu'ils étudient notre langue, nos mœurs, nos institutions ; qu'ils nous suivent pas à pas, nous épiant partout ; qu'ils connaissent mieux la France que nous ne la connaissons. Voilà trente ans qu'ils s'appliquent à promener leur loupe sur notre pays. C'est de l'espionnage, si l'on veut, mais de l'espionnage qui ressemble beaucoup à de l'étude. Sachons donc faire chez eux ce qu'ils font chez nous. Le défaut de la cuirasse du colosse germanique n'est pas si difficile à trouver ».

Tissot commence son voyage par une pointe dans les Etats du Sud. Les « Anciens d'Ulm », avez-vous eu le temps de visiter sa cathédrale et de monter dans sa tour ? le panorama qu'on voit y est paraît-il immense, « les plaines de la Souabe se déroulent comme une vaste mer jusqu'à l'horizon brumeux... » Au moment de se retirer, l'auteur évoque la guerre et ses tristes conséquences :

« Conduit par une pensée douloureuse, mon regard se porte des casernes sur le cimetière qu'ombragent quelques arbres au feuillage noir. Je vois d'ici le lambeau de champ mortuaire réservé aux prisonniers français. Combien sont morts dans les baraquements d'Ulm, sans consolations, au milieu des neiges. Les mères seules le savent. Quelque chose cependant doit adoucir leur douleur : les chers morts n'ont pas été indignement jetés à la voirie ; des mains pieuses ont semé quelques fleurs sur leurs tombes, et la croix qui les orne fait de cette terre étrangère une terre française.

Pont-à-Mousson.
Pierre DURAND - V.B.

Tout va... bien !

L'année 1986 a été pour moi une année de voyages : avril séjour en Alsace ; fin mai voyage P.G. à Rome (1 semaine) ; août-septembre un mois aux U.S.A. (frontière canadienne et Californie) ; novembre : deux semaines en R.F.A. (Weil-am-Rheim et Brémen)... Omission : le Pèlerinage P.G. à Lourdes en juillet.

Malgré une opération à Lyon (la sixième...) et deux petites interventions — assez douloureuses — à la paupière inférieure droite... j'ai tenu le coup et filé vers l'Amérique : 3.000 kilomètres en avion pour rejoindre San Francisco, quelle merveilleuse ville ! Visite de l'Université de Stanford (30.000 hectares) ! où mon fils a terminé ses études de chimie. Déception pour Hollywood : visite des studios de la Sté Universal ; Baie... Disneyland, etc. Semaine de rêves avec la valse des dollars... 25.000 km en avion ; 3.000 km en voiture de location.

A mon retour seconde intervention chirurgicale : mon œil droit est presque complètement fermé ! Gêne continuelle, difficultés pour lire et écrire. Je me livre donc à d'intenses travaux manuels.

J'espère reprendre contact bientôt avec mes lecteurs et mes voyageurs. Repos hivernal avec un programme reprise de mes activités artistiques.

Notre cher Président Marcel SIMMONEAU, dans un article intitulé : « Quelle tristesse ! » traite d'une façon admirable et poignante de la situation des Amicales de camps. J'espère que cet intéressant article sera repris par les journaux des diverses amicales.

Je profite de la présente pour adresser mes sincères remerciements aux amis P.G. qui sont venus me voir à la clinique, qui m'ont adressé des lettres et des coups de téléphone. Mon contentement est grand.

*

SELSINGEN - SANDBOSTEL

Mme SCHAFFER, secrétaire de l'A.B.S. (Arbeitsgemeinschaft Bildungswerk Selsingen) m'a fait parvenir une petite brochure qui ici et là apporte des informations de toutes sortes sur l'activité de cette « entreprise ».

Naturellement il est question du fameux « Lager ».

L'A.B.S. recherche tous documents concernant cette triste période. La majorité des hommes était mobilisés, les femmes, les vieillards, les invalides et les P.G. faisaient marcher les exploitations.

Dans la brochure figurent notamment des extraits du journal intime d'une habitante de Selsingen. En voici quelques passages :

« 24 avril 1945 : Il y a eu un combat entre Haassel, Anderlingen et Offensen ; le feu s'était déclaré partout, même à Zeven. Il paraît que Farven Fehrenbruck et Anderlingen ont beaucoup souffert ».

25 avril 1945 : Un jour de printemps chaud et ensoleillé ; les hirondelles sont de retour. Nous sommes assis devant notre abri en terre avec tout ce que nous possédons de plus important. Nous sommes sous un cerisier en fleurs, les abeilles bourdonnent. Tout est paisible, dans la nature, oui, mais chez les hommes c'est autre chose ! »

« Depuis une heure le barrage antichars des SS reculant a été fermé. Les Anglais sont devant. Un avion survole en ronds le village.

« Si le barrage antichars n'est pas ouvert il y aura des bombardements et des coups de feu. Nous attendons ; il n'y a pas un chat dehors. A la gare, la Coopérative distribue de la farine, mais personne ne va en chercher. Quelque fois un homme de la défense aérienne vient et se demande ce

qu'il faut faire... s'il faut tirer ? quand est-ce que ce sera le moment ? Nous lui conseillons de ne pas tirer et nous attendons. Puis sur la route d'Ochstenhauser Strasse on entend des bruits de chars et de voiture de reconnaissance anglais. Ce sont les premiers que nous voyons. Dieu soit loué ! Le barrage a été ouvert par des femmes et quelques prisonniers de guerre. Le pire a été évité ».

« Quand nous rentrons à la maison, Henry (!) est revenu. Il est debout devant le poêle et brûle les drapeaux à croix gammée. Nous devons rechercher tous les journaux nationaux-socialistes et les brûler ; puis il me demande notre revolver et nos munitions ; je les lui donne et il nous dit adieu ; trois ans durant ce jeune étudiant français nous avait aidé fidèlement et courageusement ; il va nous manquer, surtout maintenant ».

« 26 avril : Quand nous sortons ce matin, nous avons une grande frayeur ; les rues de la gare et de Grandstedt sont bloquées par des tanks. Tout de suite ils se mettent en route et un combat se déclare. Selsingen, Lavenstedt, Ochstenhausen et Sandbostel ont beaucoup souffert. C'était horrible ; il y eut encore 30 à 50 morts et blessés. Le combat dura jusqu'à la nuit. Vers midi la plupart des habitants reviennent, le moindre petit bois est fouillé ; la maison Steinke à Parnevinlsel est brûlée, etc. »

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Ensuite il est longuement question des « évadés » fuyant l'avance Russe... Vient ensuite une longue étude sur la libération du camp. Naturellement il est fait état de notre magnifique réception d'octobre 1982.

Notre grand ami le Général Pierre BRUNET, déporté de Neuengamme et rescapé du sinistre camp, est cité dans la brochure de l'A.B.S. Je veux marquer que le dernier passage de son récit :

« Il est vrai que nous n'avons jamais eu le moindre contact avec les habitants de Sandbostel quand nous étions sous la tyrannie des SS. Seulement après nos libérations par l'armée anglaise ; les Anglais sont allés dans le village chercher des femmes et des jeunes filles pour nous donner les premiers soins. Plusieurs d'entre elles devraient être encore en vie et devraient se souvenir du choc qu'elles ont eu en découvrant dans quel état un être humain était transformé pendant la déportation ».

Effectivement, au cours de la projection des tristes photos prises lors de la libération du camp, dans l'assemblée, une dame s'est levée en disant : « C'est bien moi qui figure sur cette photo, qui aidais à transporter les morts... »

Il en existe certainement d'autres.

La triste vérité sera ainsi reconnue !

Quelques P.G. qui ont vécu ces douloureux moments avec, cependant, une certaine joie, se reconnaîtront sans doute. Qui est cet « Henry » dont il est question ci-dessus ?

Paul DUCLOUX.

Chronique

Rien de ce qui est allemand aujourd'hui ne nous est étranger à nous, Français, et encore moins à nous anciens P. G. qui avons connu, un temps, une certaine Allemagne et les Allemands qui y vivaient, notamment la « hitlerjugend », cette jeunesse embrigadée marchant au pas. Triste, triste infiniment.

Depuis, beaucoup d'eau a coulé dans le Rhin, une autre Allemagne est née, une démocratie comme la nôtre, qualités et défauts compris. Et l'histoire franco-allemande marche à pas de géant ! Vers quel avenir ?

C'est dans ce contexte RENOUVÉ et dans un souci de connaissance et de transparence réciproques, qu'il convient de lire l'étude que notre ami Eric GROS, bon connaisseur, a écrite à l'intention des lecteurs du Lien sur le phénomène des « Alternatifs », un mouvement dans lequel une partie des jeunes allemands de l'Ouest tend à se reconnaître aujourd'hui.

Souhaitant qu'elle ne laisse pas indifférents nos lecteurs, nous remercions vivement notre ami GROS pour sa passionnante contribution.

On sait que depuis sa fondation en 1949, la République Fédérale d'Allemagne est le théâtre d'une contestation permanente, venue principalement de la jeunesse. Celle-ci, refusant l'autorité et les valeurs du nouvel Etat, tente d'en saper l'édifice institutionnel et social. Par des attentats terroristes qui ont pour cible des industriels et des hommes politiques, par les escarmouches de mille manifestations anti-nucléaires et pacifistes, ces protestataires n'ont cessé de harceler le pouvoir. Mais celui-ci a su faire face à toutes ces turbulences. Devant sa résistance, devant l'échec d'une opposition frontale et violente, les marginaux de tous bords ont cru bon, dans les années 60, de constituer une société parallèle qui offre une alternative aussi bien au terrorisme qu'à l'ordre établi. La volonté de « vivre autrement » et de « travailler mieux » s'est d'abord matérialisée dans les « communes » ; mais fondant l'individu dans la vie aliénante du groupe, ces institutions donnèrent vite la preuve de leur précarité. Les « Alternatifs » préférèrent alors s'organiser dans des associations plus larges et moins grégaires, les « communautés d'habitat » (Wohngemeinschaften). Il en existe aujourd'hui des milliers en Allemagne de l'Ouest et à Berlin. Elles forment un contre-milieu composite, mouvant et puissant, qui possède des structures économiques particulières, des entreprises autogérées, des collectifs de toutes les corporations, une banque, une presse, des maisons d'édition alternative. La « Scène » — c'est l'autre dénomination du mouvement alternatif — développe aussi une culture originale, une subculture, qui se veut provocante, choquante ou scandaleuse.

Elle a pour véhicule un idiome à sa mesure, qui se pique d'excentricité, de truculence et de vulgarité, afin de trancher plus vigoureusement avec le langage « bourgeois ». Comme toute langue est le miroir des intérêts et de la mentalité de ses locuteurs, une étude, même brève, du lexique alternatif permet de reconnaître les tendances et la vie affective des marginaux. A cet effet, nous nous référons à un petit vocabulaire paru en 1983 et réédité en 1986, qui offre plusieurs centaines de mots et de tournures typiques.

L'analyse statistique de ce lexique fait apparaître d'abord quelques vocables, sans doute cocasses et inédits, mais non représentatifs de la spécificité alternative. Citons ceux qui désignent l'argent : die Knete, ce qu'on « pétrit » dans sa main, le pognon ; die Kralle, la pince (la main) ; die Rohre (le tuyau), les « grimpants » ; die Maffia-Forte, la pizza, etc.

Beaucoup plus significative est la présence de champs lexicaux qui ont trait à la drogue, à la sexualité,

au comportement, aux passe-temps et à l'intercommunication de ces jeunes marginaux. On mesure la place qu'occupent les stupéfiants dans le milieu alternatif à la fréquence des vocables qui les désignent : une soixantaine de substantifs, d'adjectifs et de verbes. Ce sont, pour une large part, des termes anglais (l'anglais serait-il la langue internationale des drogués ?) qui dénomment la drogue elle-même (Acid, Tea, Dope, Junkie, Trip, etc.) ou ses effets (Speed, Kick, Flash...). Mais à ces mots d'emprunt la langue spéciale des Alternatifs ajoute ses propres créations qui traduisent l'usage et l'action de la drogue, ses vertus excitantes ou débilantes, les états de dépendance ou de manque du toxicomane.

Ces expressions révèlent que ces marginaux pratiquent une introspection attentive. En effet, quel que soit leur esprit de groupe, ils ont une riche vie intérieure. Ils sont préoccupés de leur propre « feeling » : le sentiment de véritablement exister. Ils veulent échapper à la banalité du vécu quotidien, s'affranchir du mal de vivre qui toujours les menace et parvenir à un état de bien-être physique. Cette sensation (qu'ils attendent le plus souvent de la drogue) est désignée par le mot anglais « high », auquel s'oppose son antonyme « down », abattu, triste, privé d'espoir. Une large gamme de tournures est à la disposition des alternatifs pour exprimer toutes les nuances de l'exaltation et de l'abattement, de l'euphorie et de l'angoisse, de la sérénité et de l'agitation (flippig, kaputt, panik, genervt, fix and foxi, ausgeklinkt, etc.).

Mais l'âme alternative redoute moins le trouble que l'ennui ; elle n'a pas de pires ennemis que la vacuité mentale, le désœuvrement ou l'ouvrage qui ne l'engage pas tout entière. Elle conçoit le travail comme une activité créative et spontanée, (les adeptes sont justement appelés « Spontis ») qui soit affranchie de toute contrainte et de toute détermination étrangère. Le verbe « ommeln » (inconnu de la langue courante) exprime le travail accompli dans cette disposition, et le substantif « Action » définit l'idéal d'une vie bien remplie et désintéressée. Elle se réalise dans la « Clique » où s'associent tous ceux qu'anime une même aspiration.

Cette exigence de gratuité isole la jeune génération (la « Null-Bock-Generation » : la Bof-Generation, pourrait-on dire en français) de la société commune ; avec laquelle les alternatifs ont une relation sans cesse conflictuelle. Ils n'ont que dédain pour le « bla-bla-bla » des anciens (« das Gesulze der Alten ») qui planquent leur fric (« das Geld bunkern ») et n'ont sur toutes choses qu'une vue étriquée (« eng sehen »). De son contact avec la famille, l'école et le monde du travail, le jeune alternatif ressent une perpétuelle exaspération ; il dit éprouver du « Zoff », du (trouble) ou du « Frust » (frustration).

Les marginaux entendent également narguer le « bourgeois » en affirmant excessivement leur sexualité. Là encore, un vocabulaire original, où la crudité brave parfois l'honnêteté, révèle leurs obsessions et leurs audaces. (Soit dit en passant, la liberté des mœurs a atteint son paroxysme dans les « communes », où régnait un communisme sexuel qui faisait litière de la réalité du couple). Il y a du piquant dans certaines dénominations : un dragueur à succès, coqueluche des filles, est appelé un « Bestseller » ou un « loup des steppes » (Steppenwolf), un garçon salace, un « Stecher » (piqueur !)

Comme tout argot, le langage alternatif est une langue de relation, créée et renouvelée sans cesse par le groupe qui la parle. Aussi excelle-t-elle à inventer des expressions pittoresques pour désigner les fréquentations des alternatifs. Une fille qui a du sex-appeal est appelée une « Supermutter », « eine zombige Tante », « eine scharfe Kathe », « eine Sahnetorte » (une tarte à la crème), « ein sattes Gerat » (un beau châssis), etc.

Les termes ne manquent pas non plus pour dépeindre les « mochetés ». Le « petit ami » est un « cheik » ou un « pacha » ; un type sympathique à la gent féminine est un « ours » (Bar), le père de famille un « Big Boss » ; les écologistes sont traités de « Müsslis » ou de « Oko-Freak », etc.

Les alternatifs rivalisent de turbulence et de fantaisie. Mais l'extravagance dont ils se font une règle de conduite a pour corollaire la propension à censurer ce qu'ils croient la « déraison » des autres. Aussi disposent-ils d'une panoplie sans cesse enrichie d'expressions imagées qui sont des moqueries plus que des invectives. Nous avons relevé une quinzaine de tournures toutes aussi neuves que plaisantes. Nul doute que la liste s'en allongera encore.

Le propre du langage alternatif est d'être constamment excessif, d'ignorer la litote et d'user de l'hyperbole. Pour exprimer ce qui est « génial » ou « super », les jeunes allemands ont un choix abondant d'épithètes et d'adverbes : « kosmisch », « gagig », « tierisch » (vachement), « geil » (foutral). Ce dernier adjectif, souvent employé, est même transformé en superlatif par l'adjonction d'un nom d'animal (affengeil, schweinegeil, saugeil, oberaffengeil !)

Enfin, le langage alternatif use, comme tout argot, du procédé métaphorique consistant à détourner les mots de leur sens habituel — une autre manière de se démarquer de la langue commune et de ceux qui la parlent —. Bornons-nous à quelques exemples : « Ofen » (le poêle) est une moto, « Brot », la bière ; « Botanik » ou « Pampa », le paysage, la contrée ; « einsam » (solitaire) signifie merveilleux, fantastique ; « eine ode Insel » (une île déserte), un lieu où il ne se passe rien, où règne l'ennui, etc.

L'étude sommaire de la langue alternative nous a donc introduits dans l'univers particulier de la contestation allemande. Cet idiome a tous les caractères d'une langue spéciale et son lexique spécifique est lié à la vie fermée de groupes contestataires. Il s'enrichit sans cesse de locutions inédites et d'emprunts à des langues étrangères. Cette imagination verbale, féconde et débridée, reflète la mentalité d'une jeunesse insatisfaite qui n'accepte pas les valeurs de l'ordre établi et stigmatise la médiocrité de la société ambiante. Elle témoigne aussi du malaise de ces jeunes allemands, insolents et sensibles, cyniques et idéalistes, libres dans leurs mœurs comme dans leur langage, qui aspirent à l'Eden perdu et ne trouvent le plus souvent refuge que dans le paradis artificiel de la drogue. Leur protestation et leur action propagent et réalisent les thèses libertaires de 1968.

A l'analyse du lexique que nous venons de faire, nous voudrions ajouter quelques-unes des nombreuses inscriptions murales dont le livre commenté nous rappelle l'existence : elles ne manquent ni d'esprit ni de force suggestive.

« Aussi longtemps que nous aurons la liberté de rêver, nous rêverons que nous avons la liberté !
L'anarchie plutôt que la léthargie !
Soyez réalistes : exigez tout !
Nous voulons tout, et tout de suite !
Pleins pouvoirs à l'imagination ! »
Etc, etc.

Ces mots d'ordre que nous avons vu naguère barbouillés sur les murs de Paris, ne sont donc pas, dans l'Allemagne de l'Ouest, demeurés lettre morte. Mais pourquoi, à la différence de leurs voisins, les jeunes Français n'ont-ils pas mis en pratique leurs revendications libertaires ? Pourquoi se sont-ils si vite résignés à la normalité ? La réponse à ces questions donnerait matière à une autre étude.

Eric GROS.
Stalag X B - 83754.

(*) C.P. Müller-Thurau : Sprache und Sprüche der Jugendzene.

TOURNAI, VILLE DES ROIS - Journées FRANCO-BELGES les 25, 26 Avril 1987

LA PREMIERE CAPITALE DE L'OCCIDENT

Tournai semble perdue dans les siècles et aux confins de la Belgique. Pourtant, vous ne pouvez vous arrêter à la vitrine d'un antiquaire sans être attiré par le bleu, l'or ou le camafeu d'une pièce de sa porcelaine ; visiter un important musée de par le monde sans y voir, présenté comme un des plus précieux trésors, un tableau de Roger de la Pasture.

QUEST-CE DONC QUE TOURNAI ?

A Tournai, dix-huit siècles d'histoire vous attendent, vous revivrez six siècles d'art et de gloire. Elle est la ville des rois : Childéric, Clovis, Philippe Auguste, Saint-Louis IX, Henri VIII, Charles-Quint, Louis XIV, qui tous ont laissé dans ses institutions et ses pierres des traces de leur règne, glorieux ou éphémère. Sa vie est écrite dans la pierre, par son peuple et pour son peuple ; elle est le pont de l'histoire entre la Belgique et la France dont, aux heures sombres de la Guerre Cent ans, elle était la quatrième ville après Paris, Rouen et Orléans, et la plus fidèle au roi. Ce sont ses Cheong Clotiers (Cinq Clochers) qui les premiers attirèrent votre regard, vous accueillent et vous souhaitent la bienvenue.

UNE VILLE D'ARCHITECTURE

Qui ne connaît la cathédrale huit fois centenaire : sa nef romane, son transept aux inoubliables hémicycles et ses cinq tours, l'ensemble le plus prestigieux de l'Occident médiéval dont l'influence architecturale se retrouve jusqu'au Danemark. Le chœur, une des plus pures réalisations du style ogival, transition de l'art gothique entre Amiens et Cologne. On ne peut vous parler de la cathédrale sans inviter à visiter son trésor, ses archives, ses manuscrits, ses orfèvreries, dont les chasses de Notre-Dame et de Saint-Eluthère.

Tout près de la Grand-Place, trois voies romaines qui lui donnèrent sa forme triangulaire. A leur jonction s'élève le plus ancien beffroi de Belgique.

Il immortalise la reconnaissance par Philippe Auguste de sa vassalité au roi de France. Autour s'égrènent des maisons qui ont chacune leur histoire.

UNE VILLE D' EGLISES

Saint-Quentin, Saint-Jacques, la plus belle après la cathédrale ; Sainte-Marie Madeleine, la plus homogène ; Saint-Piat, sous laquelle on a retrouvé les vestiges d'une basilique mérovingienne du VI^e siècle, déjà fort importante pour l'époque ; Saint-Nicolas, la première dont les colonnes furent couronnées du chapiteau à crochets, caractéristique du style gothique de la vallée de l'Escaut ; Saint-Brice, l'ancêtre de l'édifice à trois nefs d'égale hauteur ; la Halle-kerke qui se multiplie par la suite dans toute la plaine flamande.

UNE VILLE DE MUSEES

Le plus important édifice public est l'Hôtel de Ville, ancien palais abbatial de l'abbaye Saint-Martin, très harmonieuse construction du classique XVIII^e siècle ; sur sa face arrière un beau cloître néo-gothique et dans ses fondations une crypte du XII^e siècle aux dimensions inusitées et parfaitement conservée. Dans un des bâtiments du XV^e qui l'entourent il y a un musée d'histoire naturelle. En architecture militaire, il faut citer le pont des Trous, à trois arches, de 1300. La tour Henri VIII, édifiée par ce roi pendant les quelques années où Tournai fut la seule ville de Belgique à avoir été anglaise, abrite dans ses murs de six mètres d'épaisseur un musée d'armes. Enfin des vestiges de fortifications dont les plus beaux sont près de l'Escaut.

La promenade à travers la ville nous mènera à d'autres musées. Je me ferais un plaisir de vous remettre la documentation correspondante lors de votre venue. Cette page est comme une avant-première de la découverte de Tournai.

Charles POTTIEZ.

A VIENNE

La deuxième rencontre mondiale des anciens combattants, résistants et victimes de guerre, s'est tenue du 1^{er} au 3 décembre dans la capitale de l'Autriche, sur le thème : « Agir pour le désarmement dans la sécurité et pour un monde de Paix, de Liberté et de Solidarité ».

Nous publions ci-dessous la déclaration adoptée, texte de base, faisant l'unanimité, et destiné à un grand retentissement.

« Le P.G.-C.A.T.M. » Décembre 1986.

DECLARATION

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, des dizaines de millions de personnes ont trouvé la mort dans plus de 150 conflits armés.

Certains font encore rage et risquent d'entraîner une guerre généralisée. Les violations des Droits de l'Homme, le terrorisme, la méfiance, la famine créent en outre des tensions très dangereuses.

Avec les armes de destruction massive et spécialement les armes nucléaires, l'homme a créé les moyens de son propre anéantissement. La course aux armements engloutit des recherches, des efforts et des budgets démesurés, affectant gravement l'avenir de tous et stérilisant les possibilités de solidarité en faveur des peuples qui souffrent de l'ignorance, de la faim, de la misère.

Adversaires ou alliés d'hier, nous qui avons vécu les tragédies de la guerre, ne pouvons accepter une situation aussi absurde. Nous sommes réunis, conscients de nos différences d'opinions, mais ayant appris à les surmonter pour récuser ensemble la fatalité de la guerre et construire la paix. Une paix fondée sur la solidarité et l'interdépendance des intérêts des nations et des peuples et sur des rapports de confiance entre les états.

Les engagements internationaux souscrits dans la Charte des Nations-Unies, la Charte Internationale des Droits de l'Homme, l'Acte Final d'Helsinki, de même que les recommandations relatives à la lutte contre le terrorisme international, doivent être pleinement respectés par chaque état. Dans leurs rapports, notamment pour régler leurs différends, ou les conflits, ils

Suite page 6.

A VIENNE (Suite)

doivent accepter le recours à la négociation, à la conciliation, à l'arbitrage prévu dans la Charte des Nations Unies, ou à tout autre moyen de règlement pacifique.

Ainsi seront créées les conditions d'une sécurité réelle, dans un climat de détente et de coopération, facilitant l'arrêt de la course aux armements, la réduction au niveau le plus bas possible de toutes les forces y compris conventionnelles, l'utilisation uniquement pacifique de l'espace, et des progrès vers un désarmement général, équilibré et contrôlé.

Les sciences et les techniques ne doivent pas conduire à un monde réduit en cendres, mais doivent au contraire contribuer au développement économique et social et à l'épanouissement de la personne humaine.

Le monde combattant, conscient de ses devoirs vis-à-vis des jeunes générations, a multiplié ses avertissements et développé son action. Il sait que la paix se mérite et se gagne et qu'elle exige lucidité, courage et persévérance. Il entend poursuivre ses efforts pour le succès de toutes les rencontres et négociations internationales et notamment celles qui réunissent les deux grandes puissances qui ont la responsabilité première de l'arrêt de la course aux armements.

A l'aube du troisième millénaire, nous sommes au carrefour de l'angoisse et de l'espérance entre la menace qui pèse sur le monde et les immenses possibilités de progrès.

Que dans toutes les nations, les hommes et les femmes conscients de la nécessité d'agir, unissent leurs efforts aux nôtres et qu'ensemble nous pressions tous les gouvernants d'entreprendre réellement la construction d'un nouvel ordre de sécurité, de paix, de liberté et de solidarité.

Vienne, le 3 décembre 1986.

- Confédération Européenne des Anciens Combattants (C.E.A.C.)
- Confédération Internationale des Anciens Prisonniers de Guerre (C.I.A.P.G.)
- Fédération Internationale des Résistants (F.I.R.)
- Fédération Mondiale des Anciens Combattants (F.M.A.C.)

LE COIN DU SOUVENIR

1944. - Nous avons déjà passé quatre longues années de souffrances et de dépaysement, privés de liberté, loin des nôtres et de la France.

Les quelques textes à paraître dans cette rubrique ont été écrits en captivité et publiés dans Le Lien du X A (Schleswig). Ils donnent une idée de notre état d'esprit à cette époque et c'est avec une réelle émotion que je les ai relus. Je pense qu'elle sera partagée par nombre de nos lecteurs.

R. VERBA.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ETAT DES PRISONNIERS

On s'habitue à être prisonnier comme on s'habitue à tout le reste avec l'aide de ce merveilleux Docteur : Le Temps.

Peu à peu, le prisonnier s'est installé dans la captivité et il a acquis une manière de se comporter qui le caractérise et le rend parfois totalement différent de ce qu'il pouvait être dans la vie civile.

LE TABAC

Le tabac est une manne céleste pour le prisonnier. Le prisonnier fume tout, depuis la cigarette de luxe américaine jusqu'à la feuille de tilleul séchée. Avant que Nicot n'importât son herbe de l'île de Tobacco, il y avait des guerres et par conséquent des prisonniers. Que pouvait donc faire le prisonnier de cette époque pour occuper son esprit ?

A suivre.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 426

HORIZONTALEMENT :

I. - Baratiner. — II. - Originale. — III. - Notée. - Sud. — IV. - lu. - Enlisé. — V. - Mer. - Nul. — VI. - Etale. - Lac. — VII. - Si. - Sève. — VIII. - Tresse. - En. — IX. - Sas. - Etend.

VERTICALEMENT :

1. - Boniments. — 2. - Arouet. - Ra. — 3. - Rit. - Rases. — 4. - Agée. - Lis. — 5. - Tienne. - Se. — 6. - In. - Lu. - Set. — 7. - Nasille. — 8. - Elus. - Aven. — 9. - Redescend.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE V B - X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit

à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

COURRIER DE L'AMICALE



Kommando de Tuttingen (St. VB). Après le témoignage de J. BRION (Lien de décembre 1986), une photo de l'Abbé PERRY, en compagnie du Lieutenant-Médecin DUPUY.

Déjà 1987. Un an de plus...

Comme tous les autres, nous, anciens P. G., prenons de l'âge, ce qui est la chose la plus naturelle qui soit et c'est le seul moyen de vivre plus longtemps. Sans oublier qu'il y aura toujours des gens plus âgés. Alors prenons-en le plus possible, et employons-le avec sagesse et profit en acceptant de vieillir tout en conservant l'espoir que nous sommes indestructibles.

A tous nos lecteurs je souhaite que l'année 1987 apporte en premier lieu une bonne santé, un bon moral et qu'ils gardent au fond d'eux-mêmes la volonté de vivre et les souvenirs heureux qui ont meublé leur existence.

Serrez avec force le « LIEN » qui nous unit, et sachez que nous préparons un grand rassemblement pour fêter l'an 2000. Alors n'oubliez pas. Prenez date, et souvenez-vous du dicton : L'ESPOIR FAIT VIVRE.

Robert VERBA.

Chers Amis,

Merci d'avoir si promptement répondu à nos appels de cotisation. Une fois de plus cela nous donne la preuve que nous pouvons compter sur vous et que l'amitié entre anciens prisonniers de guerre n'est pas un vain mot. Grâce à votre compréhension le Bureau de l'Amicale qui a de moins en moins de volontaires, a pu se mettre au travail sans retard et vous en est reconnaissant.

Nous nous répétons un peu, mais nous regrettons de ne pouvoir citer tous nos amis, par manque de place. Nous prions ceux qui ne liront pas leur nom de bien vouloir nous pardonner. Qu'ils sachent que nous formons un tout, que l'Amicale c'est TOUS les adhérents, que nous les remercions affectueusement pour leurs bons vœux, et qu'ils peuvent compter sur nous en cas de problème, quel qu'il soit. Encore merci, ainsi qu'à :

M. et Mme Armand ISTA-SMETS qui dirigent l'Amicale Belge et qui présentent leurs bons vœux et souhaits pour l'an nouveau à tous les amis des V B et X A, B, C.

Notre ami POULAIN Clément, 10, rue Voltaire, Tison, 59870 Marchiennes, pour sa générosité envers notre Caisse de Secours.

Notre ami CUVIER Fernand, 35, rue Alexandre III, 54170 Colombey-les-Belles.

Notre ami VOLLEQUIN, à Biernes, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises, qui exprime son contentement pour les deux articles de notre ami MARTIN Maurice, sur le 604 à Altenbruch.

Notre ami BOURDEIX Marcel, 29, rue A. Barbès, 87100 Limoges, pour son don à notre C.S.

Notre ami CESSAC P., Bd Allègré, 19240 Allasac. Nos amis A. et O. REAU, 79350 Chiché, pour leur gentille carte des Canaries où ils ont une température de juillet au mois de décembre.

Notre ami RAMMAERT Joseph, Berluvières, 10160 Aix-en-Othe, pour son don envers notre C.S.

Nos amis M. et Mme Marcel PICOCHÉ, Manlay, 21430 Liernay, nous prient de transmettre leurs meilleurs vœux à Maurice ROSE, ainsi qu'à tous ceux de notre Amicale.

Merci infiniment à notre amie Huguette CROUTA, 171, rue Lecourbe, 75015 Paris, pour sa générosité envers notre Caisse de Secours.

Merci aussi à notre ami BRUNET René, 41, rue Ramey, 75018 Paris, pour notre C.S.

Toujours merci à notre amie Geneviève MARSCHAL, 7, rue de la Briquetterie, 27950 Saint-Marcel, pour notre Caisse de Secours.

Notre ami MORINET Paul, 83, rue du MI de Lattre, 52260 Rolanpont, nous prie de transmettre son bon souvenir à notre ami Charles BRANDT, ainsi qu'à son épouse, avec ses vœux de bonne santé à tous. Merci pour notre Caisse de Secours.

Merci à notre ami CHARPIN Claude, 7, rue du Chavat, 24700 Montpont, qui nous signale son changement d'adresse en nous écrivant : « Que demande le peuple après les baraques du Heuberg et d'autres, aux lits à 3 étages, ou encore la baraque des « en attente de départ » où un de nos camarades ne put dormir car une maman souris avait trouvé le pelochon juste à point pour y mettre bas ses petits ! Quant à moi, juste à côté, je me cognais systématiquement la tête dans les poutres de charpente du 3^e étage du lit. Un copain dormait sur une table, comme ceux qui cherchaient à éviter puces et poux... Aujourd'hui, j'ai trouvé le calme et j'espère que cela va durer. J'ai déménagé car dans mon dernier logement j'étais assailli par des bruits incessants ».

C'est ce que nous te souhaitons, cher Claude, calme, tranquillité, santé, et merci pour notre C.S.

Merci à nos amis :

CAMBIER Robert, Seigneur de Grouff, Belgique.

LE RICHE Robert, 28, Av. Mozart, 75016 Paris.

Merci pour notre Caisse de Secours à :

Notre ami R. CHATEAU, 33, Av. du GI de Gaulle 92250 La Garenne Colombes.

Notre ami A. DANTIN, Les Vanniers, Saint-Sernin du Bois, 71200 Le Creuzot.

Notre ami ALTHERRER Donat, rue de la Mouline, 88160 Le Thillot.

Notre ami RIGAL François, 20, Av. Amiral Nabona, 66300 Thuir.

Notre ami LACROIX Adrien, rue Pierre Bonnard, 38690 Le Grand Lemps.

Notre ami JOLIVET Jean, Le Bourg-Artaix, 71110 Marcigny.

Notre ami LAUBIN Robert, à Epaignes, 27260 Cormeilles.

Notre ami DELAGNES Henri, 13, rue Cambon, 92250 La Garenne Colombes.

Notre ami RONFANT Roger, 1, rue des Mures-Sainte-Lye, 10600 La Chapelle-sur-Luc.

Notre ami PROT Jean, Saint-Georges de Poiseux, 18100 Saint-Amand-Montrond.

Notre ami QUINTON René, 42, rue Côte-Saint-Louis, 92380 Garches.

Notre ami HADJADJ Roger, Place de la Mairie, 38390 Montalieu-Vercieu.

Notre ami GIAMARCHI Antoine, Pietranera, 20200 Bastia.

Notre ami POUDEVIGNE Jean, Pradons 07120 Ruoms.

Notre ami CROLOT Jean, 5, rue Duet, 25000 Besançon.

Notre ami CUISINIER Fernand, Vallée Heureuse, Mazères-Lezons, 64110 Jurançon.

Notre ami VANEY Robert, Guillerie Corvées-sur-Ys, 28240 La Loupe.

Notre ami POISSON Maurice, 32, rue de Cordou, 77111 Soignolles-en-Brie.

Notre ami DEVILLIERS Pierre, rue de la Libération 80240 Roisel.

Notre amie GUILLAUME Andrée, Tréveray 55130 Gondrecourt-Château, en souvenir de son mari.

Notre ami HENRI Gérard, 9 B, rue de Bellevue 21000 Dijon, adresse en plus ses souvenirs les plus amicaux à tous les anciens français ou belges, des kommandos de Rehden-Wetschen, Holzhausen-Bramstedt et Seckenhausen.

Merci à notre ami THOUZEL Achille, 9, rue de l'Aspic, 30000 Nîmes, qui n'oublie pas, et salue tous les copains, en particulier ceux de Heude.

Notre ami MATHIEU, 1, rue des Capucines, 88240 Bains-les-Bains, adjoint du maire, président cantonal de l'Association départementale, continue courageusement à occuper ses fonctions, montrant ainsi que la Fraternité est toujours présente dans le cœur des Français, et particulièrement parmi les anciens P. G.

Merci beaucoup pour notre C.S. et félicitations.

Merci à notre ami EHRHARDT Emile, 19, rue de Balagny, 93600 Aulnay-sous-Bois, pour sa générosité envers notre C.S. Nous comprenons très bien sa déception devant les difficultés de procédure administrative et souhaitons surtout qu'il retrouve, ainsi que son épouse, une bonne santé.

Merci à notre ami G. MAITENAZ, 26100 Romans, pour notre C.S.

Merci à notre ami BRIN Lucien, 29, rue des Grands-Prés, 86170 Neuville de Poitou, pour notre C.S.

Quant à sa demande, s'il existe quelques archives, elles se trouvent probablement à la : « Section des Archives Médicales des Armées, 23, rue de Châteauroux, 87031 Limoges Cedex ». Mais cette demande doit être effectuée par le médecin traitant.

Un grand merci à notre amie, Mme Veuve GODDART Maurice, Résidence Boieldieu, 92800 Puteaux, pour sa générosité.

Merci également à notre ami R. DEBRAY, 1, rue P. Boisteau, 61300 L'Aigle.

Toujours un grand merci à nos amis :

DAROT Pierre, 14, rue Claude Debussy, 64140 Billière.

GIRARD H., 31, rue de l'Eglise, 25520 Goux-les-Usiers.

FORT Jacques, 10, rue Emile Duclaux, 75015 Paris.

DORLE Roger, 4, rue Parc-Saint-Hubert, 77300 Fontainebleau qui, en même temps, nous donne le rouge au front avec ses compliments sur la rédaction de notre journal.

ANCEMENT Léon, 57 bis, Av. de Lattre de Tassigny, 54000 Nancy.

CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous venons d'apprendre le décès de notre ami Pierre GAMBIER, 38, rue du Dessous-des-Prés, 78630 Orgeval.

A son épouse Solange et à toute sa famille, nous adressons nos plus vives condoléances et souhaitons de tout cœur que l'année 1987 apaise le mauvais moral de la chère épouse de notre ami disparu.

Notre ami BONNET Marcel, 34, rue du Cdt Valentin, 25300 Pontarlier, n'est plus. Que Mme Marcelle BONNET son épouse, reçoive ici nos condoléances émues.

Notre ami RIFLE Auguste, 5, rue Victor Berthelot, 10120 Saint-André-les-Vergers, nous a quittés définitivement. A son épouse, à son fils et à toute sa famille, nous adressons nos condoléances attristées.

Notre pauvre ami LEGRAS-JARREAU Georges, Maison de retraite, Saint-Benoît-sur-Loire 45730 vient de perdre son épouse. Il nous écrit :

« Je tenais à vous avertir, ayant participé à la fondation de l'Amicale des Camps et du V B de Villingen, Kdo 18021. Grâce soit à tous ceux qui m'ont aidé à retrouver celle qui m'avait attendu si généreusement, et qui maintenant m'a quitté. Les années passent et les épreuves sont toujours inattendues ».

Cher Georges, nous sommes de tout cœur avec toi dans cet immense chagrin qui te frappe. Notre tristesse rejoint la tienne mais il faut tenir le plus longtemps possible, et les souvenirs heureux meubleront tes pensées. Reçois ici nos condoléances les plus vives.

Nous apprenons, par Léon ANCEMENT, le décès de notre ami CREUSOT André, 38, rue de Léomont, 54600 Villiers-les-Nancy.

Que son fils et toute sa famille trouvent ici nos plus sincères condoléances.